

laver notre vaisselle, tâche que nous avons tenté d'accomplir, sans beaucoup de succès et assurément au mépris des lois de l'hygiène, dans une petite salle de toilette très fréquentée. Avoir fui les grisailles de Moscou enseveli sous la neige pour jouir du soleil chaud et de l'air embaumé, voir pour la première fois les fleurs de cerisiers et d'amandiers dans les vallées du sud abritées contre les intempéries, tout cela nous faisait éprouver une merveilleuse sensation de liberté et de délivrance. Revenant par avion, de Tiflis, nous avons eu une vue magnifique des monts du Caucase. Comme les Himalayas, ils ont une splendeur et une beauté sauvage qui manquent aux Alpes d'Europe et même à nos propres Rocheuses.

Ma première impression dans l'Union soviétique en 1947 fut celle produite par les édifices criblés de balles à Leningrad. Ma dernière impression, comme le train traversait lentement la frontière russo-polonaise en 1949, fut le spectacle de femmes robustes peinant sous un soleil de plomb parmi les poutres d'acier d'un nouveau pont. Comme il arrive aux gens d'un peu partout, elles s'arrêtèrent un moment pour voir passer le train. Qui eût pu deviner leurs pensées? Les miennes étaient tristes, car la porte se fermait sur deux années inoubliables.

Avant de revenir au Canada cependant, je devais passer un mois à Genève, où, avec un membre du personnel de notre ambassade à Belgrade, j'allais travailler pour la délégation canadienne auprès de l'OIT. Même lorsque nous étions de service, il nous était impossible de ne pas succomber à cette irrésistible atmosphère de luxe et de dégageant qu'on respire en Suisse par un beau jour de juin. Nous ne pouvions manquer d'être très sensibles à une telle ambiance après avoir pris l'habitude d'une vie plus simple.

Il y a un enchantement particulier à revenir au pays après une longue absence. Comme nous remontions le Saint-Laurent, ses rives semblaient se rapprocher de plus en plus pour nous mieux accueillir. Lorsque je gagnai l'Ouest pour y passer mon congé au pays, une phrase d'Edna St. Vincent Millay me revenait sans cesse en mémoire: « Oh world, I cannot get thee close enough! » (O monde, je voudrais t'enserrer dans mes bras!) . . . Soit dit en passant, nous qui demeurons sur la côte du Pacifique pouvons faire l'envie de ceux qui n'habitent qu'à distance de tramway de l'édifice de l'Est, mais il en est tout autrement lorsque, revenant de l'Ouest pour reprendre notre travail à Ottawa, nous nous trouvons aux prises avec le problème chronique du logement. C'est bien là un des grands désavantages de la vie nomade.

(La seconde partie de l'article de M^{me} Brown sera publiée dans le numéro de juin d'« Affaires Extérieures ».)